anxa
93-B
7139

Émile Verhaeren

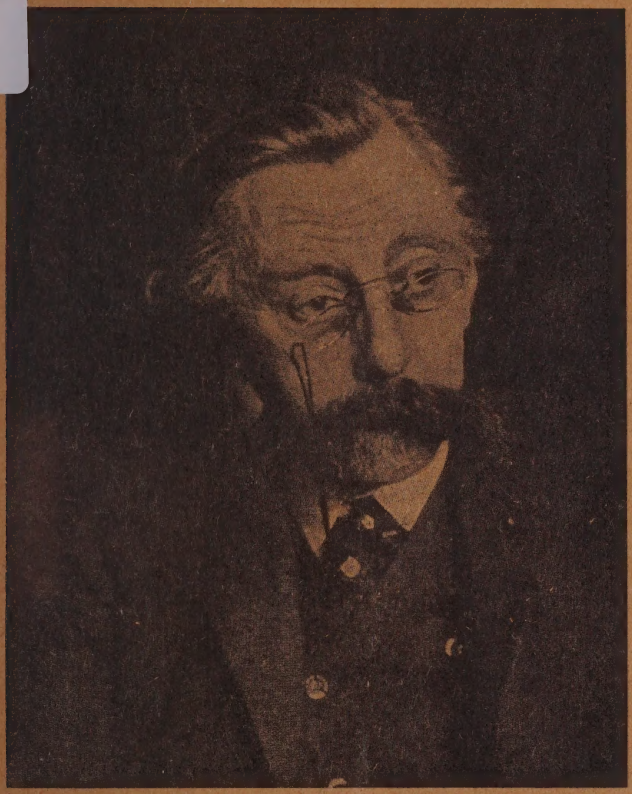


Photo Géo KÉFER

ÉDITION
de la
Revue Littéraire des Primaires
" LES HUMBLES "

1917

1917

—

JUSTIFICATION DU TIRAGE.

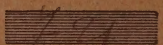
Il a été tiré du présent cahier :

15 exemplaires sur papier impérial du Japon,
numérotés de 1 à 15

30 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder,
numérotés de 16 à 45.

1.000 exemplaires sur papier alfa bouffant
numérotés de 46 à 1.046.

—

N° 

5 - 645 600

Émile VERHAEREN

(1855-1916)

Croquis de Ch. DUHAMEL.

La vie est à monter et non pas à descendre
E. V. (Les Rêves).

Romain ROLLAND
Henri GUILBEAUX — Han RYNER — Philéas LEBESGUE
A.-M. GOSSEZ — Marcel LEBARDIER — R. PILLET
Francis YARD. — Maurice WULLENS

Couverture : **Phot. Géo KÉFER.**
Croquis de Ch. DUHAMEL.

Le Passeur d'eau

Le passeur d'eau, les mains aux rames,
A contre-flot, depuis longtemps,
Luttait, un roseau vert entre les dents.

Mais celle hélas ! qui le hélait
Au-delà des vagues, là-bas,
Toujours plus loin, par au-delà des vagues,
Parmi les brumes reculait.

Les fenêtres avec leurs yeux,
Et le cadran des tours, sur le rivage,
Le regardaient peiner et s'acharner
De tout son corps ployé en deux
Sur les vagues sauvages.

Une rame soudain cassa
Que le courant chassa,
A flots rapides, vers la mer.

Celle là-bas qui le hélait
Dans les brumes et dans le vent, semblait
Tordre plus follement les bras
Vers celui qui n'approchait pas.

Le passeur d'eau, avec la rame survivante,
Se prit à travailler si fort
Que tout son corps craqua d'efforts
Et que tout son cœur trembla de fièvre et d'épouvante.

D'un coup brusque, le gouvernail cassa
Et le courant chassa
Ce haillon morne vers la mer.

Les fenêtres, sur le rivage,
Comme des yeux grands et fiévreux
Et les cadrans des tours, ces veuves
Droites, de mille en mille, au bord des fleuves,
Suivaient, obstinément,
Cet homme fou, en son entêtement
A prolonger son fol voyage.

Celle là-bas qui le hélait
Dans les brumes hurlait, hurlait,
La tête effrayamment tendue
Vers l'inconnu de l'étendue.

Le passeur d'eau, comme quelqu'un d'airain,
Planté dans la tempête blême
Avec l'unique rame entre ses mains,
Battait les flots, mordait les flots quand même.
Ses vieux regards d'illuminé
Fouillaient l'espace halluciné
D'où lui venait toujours la voix
Lamentable, sous les cieux froids.

La rame dernière cassa,
Que le courant chassa,
Comme une paille, vers la mer.

Le passeur d'eau, les bras tombants,
S'affaissa morne sur son banc,
Les reins rompus de vains efforts.
Un choc heurta sa barque à la dérive.
Il regarda, derrière lui, la rive :
Il n'avait pas quitté le bord.

Les fenêtres et les cadrans,
Avec des yeux fixes et grands,
Constatèrent la fin de son ardeur;
Mais le tenace et vieux passeur
Garda quand même encor, pour Dieu sait quand,
Le roseau vert entre ses dents.

ÉMILE VERHAEREN *(Les Villages illusoires.)*

PROPOS LIMINAIRE

Verhaeren est mort ! murmurent les grands quotidiens, en trois petites lignes recroquevillées, emmi les fluctuations de la Bourse et la réclame pour un quelconque *Lion noir*. Cependant qu'en première page s'étalent les affres des estomacs allemands torturés par la faim. Soit. En 1914, on publiait des photos de tranchées — très confortables, ma chère ! — Mais çà ne prend plus. Soit. La mode change. N'insistons pas.

Aussi bien, pour nous qui ne puisons dans *les Bourreurs de crânes* que le strict nécessaire quotidien de nouvelles, il importe assez peu. Ces trois lignes ont suffi. Nous avons senti quelque chose, soudain, nous manquer. Nous avons douté... Mais non, la nouvelle est bien vraie !... Plus d'espoir !

Alors, nous avons voulu conserver en nous l'amitié de cet homme qui nous fut cher, le célébrer entre nous. C'est le but de ce numéro.

D'autres l'ont fait déjà. Et M. Francis Viélé-Griffin — quel drôle de nom *français*, tout de même ! mais n'insistons toujours pas — clame dans le *Mercure de France* (1er janvier 1917) :

Ta mort met à la lèvre une amertume telle
Que c'est ta haine que nous voulons immortelle !

Nous voulons, nous, plus simplement, honorer le Flamand, le Poète, mieux l'Homme dont nous n'avions pas désespéré, celui qui écrivit à G. Pioch :

Je suis aujourd'hui un être de haine que les malheurs de son pays ont exaspéré. J'admire Romain Rolland, mais je ne puis aller jusqu'au bout de son geste.

Il nous fût retourné, la tourmente passée, si la fatale mort ne l'avait pas broyé !

Nous en avons l'intime et ferme conviction.

Mais aujourd'hui, règne la mort.

Hélas ! M. W.

EN MÉMOIRE

Il y en a qui sont venus
A la pompe des funérailles,
Et ceux-là ont dit leur deuil
Devant ton tragique cercueil
En lourds sanglots gémis de leurs douloureuses entrailles.

Il y en a qui sont venus
A la pompe des funérailles
Dire des mots, des mots, des mots,
Rien que des mots.

Et moi
J'étais dans ma caserne;
Et j'ai senti, farouche, muette,
L'angoisse serrer ma gorge entre ses doigts froids :

Tant de frères broyés là-bas,
Tant de voix jeunes et belles qui se sont tues
Avant que l'heure fût venue !
Et toi aussi, toi tu t'en vas,
Toi le Père, le Chef, toi le plus fier soldat !

MARCEL LEBARBIER.

A VERHAEREN

Verhaeren était le seul grand poète de notre temps qui réalisât l'union du peuple et de l'art. L'âme des foules modernes, des armées du travail, des villes trépidantes, des forces tumultueuses grondait en ses poèmes. Et le vent des plaines flamandes y pourchassait les nuées. Le magicien qui déchaînait ces rythmes souverains n'était pas moins exceptionnel par son caractère que par son œuvre. Le plus impétueux des poètes français depuis la mort de Hugo, le souffle le plus violent, l'esprit le plus épique, ivre de mouvement et passionné de force, était dans la vie un de ces êtres de candeur débonnaire, dont parle le Sermon sur la Montagne. C'était une impression rafraîchissante de rencontrer parmi les hommes dc lettres parisiens cet artiste au cœur simple, affectueux, ingénu, qui était toute bonté et toute modestie, toujours heureux d'aimer et prêt à admirer, sans l'ombre d'une pensée d'amour-propre et d'envie.....

Tout ce qui vit autour de nous
Sous la douce et fragile lumière,
. . . . . .
Ingénument nous aime,
Et nous,
Nous aimons tout.....

Il avait traversé des crises douloureuses et des assauts de l'âme. Je ne l'ai connu qu'au temps où il en était sorti victorieux et où il avait conquis la joie, la paix sereine (1). Il semblait qu'il y eût fait son nid, pour y mourir dans la lumière.

(1) A cette époque, je me souviens (un an avant la guerre) d'une réunion intime à laquelle il prenait part, avec le généreux Bazalgette, et quelques artistes étrangers, le poète le plus pur de la jeune Allemagne, et un critique autrichien dont le nom est justement célèbre Alors régnait entre nous un esprit de fraternité européenne. Nous projetions de fonder une sorte de *Correspondance littéraire*, à l'exemple de celle de Grimm et de Diderot.

La tourmente de la guerre alla l'y trouver, l'en rejeta meurtri, affolé, dans le monde de la douleur qu'il avait oublié et dans celui de la haine qu'il n'avait jamais connu. Qui l'a vu s'y débattre a prévu qu'il y serait brisé. Pendant cette période, où la bourrasque avait un peu séparé nos pensées, sans séparer nos cœurs (jamais il ne m'écrivit de lettres plus affectueuses), ce qui me frappait le plus en lui, c'était comme un effarement douloureux de haïr, et l'accent triste et doux d'une âme mortellement atteinte. De la grande tragédie, haute et pure victime ! Cœur frémissant, broyé dans l'étreinte meurtrière des nations !..... Celles-ci firent trêve, un moment, à leur duel, pour s'incliner devant la dépouille sacrée du poète exilé de sa patrie par l'invasion et de lui-même par sa haine. Et voici ce que m'écrivait, au lendemain de sa mort, un de ses anciens amis, d'une des nations ennemies qui lui avait fait tant de mal, et avec qui il avait rompu. Il me semble que cet hommage a plus de prix que celui même de ses compagnons d'armes dans la lice européenne : car, venu de l'autre camp, il a l'accent émouvant d'un repentir :

En moi, j'entends, chaque jour, heure après heure, un Requiem *pour lui. Je sens les cierges brûlants goutter dans mon cœur ; et seul, je sais combien je lui dois. Non pas littérairement (j'ai déjà payé ma dette), mais humainement. Il m'a pour la première fois montré la vie sans tache d'un poète, en notre temps ; il m'a fait connaître, en sa noble pureté, comment la simplicité de vie est une condition essentielle de la liberté d'âme ; il m'a fait voir comment on doit faire de l'amitié le fondement de sa vie, comment on doit se donner sans espoir de retour, pour la seule joie de se donner. Ce qu'il y a de bon en moi, c'est à lui que je le dois. Et tout cela, et tout cela, comme je le sens maintenant, à l'heure de sa mort !.....*

Ainsi, la mort efface ce qui sépare les hommes. *« Omnia vincit amor..... »*

Janvier 1917. ROMAIN ROLLAND.

---

mais de préoccupations plus larges et moins anecdotiques, rayonnant sur l'Europe et groupant en un faisceau les pensées les plus représentatives des grands pays d'Occident. Nous regardions alors comme notre devoir essentiel de fonder moralement, intellectuellement, l'unité Européenne. Et nul n'était plus ardent à défendre ces idées que notre Verhaeren. R. R.

Émile Verhaeren et le dynamisme

On peut diviser l'œuvre de Verhaeren en quatre sections :

— **période parnassienne** *(Les Flamandes, Les Moines)* ;

— **période symboliste et décadente** *(Les Soirs, Les Débâcles, etc.)* ;

— **période dynamique** *(Villes Tentaculaires, Forces Tumultueuses, Multiple Splendeur)* ;

— **et période néo-classique** *(Hélène de Sparte, Blés Mouvants).*

Chacune de ces périodes peut être parfaitement définie et se rapporte aux différentes phases de la vie de Verhaeren.

Mais quelle que soit la valeur propre des œuvres se rapportant à ces diverses périodes (plasticité, couleur, images, etc.), ce sont les œuvres comprises dans la période *dynamique* qui, certes, sont les plus importantes et les plus décisives. Nous voyons ici dans toute son ampleur et sa magnificence le maître du rythme, le transfigurateur de la vie dynamique et multitudinaire. Nous découvrons des thèmes essentiellement modernes développés à l'aide de rythmes puissants, autochtones, et une singulière force d'images, et ces rythmes n'auraient pu naître avant notre époque de machinisme et d'urbanisme intense et prodigieux.

Par son œuvre dynamique, Verhaeren a rompu avec la poésie jusqu'alors statique et vouée à des thèmes bucoliques et sentimentaux. Sans doute Verhaeren a chanté et

glorifié la joie, l'arbre, l'amour, les fleurs, mais dans ces chants comme dans ses poèmes dédiés aux usines, aux trains, aux bateaux, à toute la technique nouvelle et formidable, il a apporté des rythmes de fer, des rythmes d'acier, des rythmes issus de la trépidité constante de la mécanique installée partout et dont s'entend même dans la montagne le moteur jeune et ardent.

Il a déclaré lui-même, justifiant sa technique : « ... cette communication fidèle et soudaine crée dans l'être tout entier un ébranlement, une *dynamique spéciale*, et c'est ce *mouvement intérieur* et profond qui lui fournira le rythme de ses vers... » (1)

Verhaeren a introduit le mouvement, le dynamisme : c'est là son principal apport et c'est dans ce sens que s'orientent les poètes nouveaux célébrant la démocratie en marche, malgré certains cataclysmes tels que la guerre actuelle, et le machinisme qui libèrera la classe prolétarienne après l'avoir asservie grâce aux conditions créées par le capitalisme impérialiste.

Verhaeren est avec Walt Whitman l'instaurateur de la poésie dynamique, du lyrisme en rapports directs et intimes avec la nouvelle époque qui réclame des guides, des éclaireurs, des constructeurs, des ingénieurs audacieux et déterminés.

HENRI GUILBEAUX.

(1) Cité par A.-M. Gossez dans une conférence faite le 16 janvier 1910, à Rouen, sur le *Dynamisme poétique*.

Quelques mots seulement...

Paris, 9 Janvier 1916.

Mon cher Ami,

Eh ! oui, les raisons seraient nombreuses pour que je collabore au numéro spécial des Humbles : *une demi-promesse qu'il me plairait de tenir comme un engagement formel ; le plaisir d'être en bonne et noble compagnie ; la joie fervente de dire mon admiration pour un poète magnifiquement humain qui donne à tous les hommes et non aux seuls Flamands, le droit de l'appeler* notre Verhaeren.

Hélas ! je suis particulièrement écrasé, tout ce mois, sous les besognes qu'exige la conquête du pain quotidien. Ici aussi, c'est la guerre ; et il est des heures où la guerre prend tout entier le combattant le moins belliqueux.

Je trouverais, sans doute, quelques minutes pour improviser un hommage banal. Celui que vous honorez est trop grand pour qu'on prenne avec lui de telles libertés. Je me tais puisque je ne puis lui consacrer les journées d'étude qui, seules, permettraient une page honnête. Mon abstention, dans les circonstances que je traverse, marque beaucoup mieux que des lignes hâtives tout ce qu'il entre de respect ému dans mon admiration.

Je me console en songeant que Verhaeren n'est pas une actualité d'un jour ou d'un trimestre. Il sera toujours à propos de parler de ce poète immortel.

HAN RYNER.

Verhaeren en Beauvaisis

—

Je vous revois, Poète ami, démarche lente et front penché en avant, moustaches tombantes, regard embué de songe par derrière le binocle ; je vous revois inoubliablement, tel que vous m'apparûtes pour la dernière fois au détour de la petite rue pavée que bordent de blanches maisonnettes fleuries, à Gerberoy, l'antique ville forte, dont le haut clocher domine les horizons de mon coin de province.

C'était par une journée pluvieuse et grise de septembre dernier, et un ami commun, homme de cœur et peintre génial, avait voulu nous réunir dans sa demeure hospitalière. Il faut bien que, dans la tourmente, les cœurs anxieux ramassent leurs énergies au contact l'un de l'autre.

Vous étiez la sincérité, la bonté, la noblesse mêmes dans la simplicité exquise, ô Verhaeren, et je puis vous compter parmi les rares âmes réellement fraternelles que j'aie rencontrées sur ma route, au cours de l'actuel cataclysme. Sur mon angoisse fiévreuse, vos paroles coulaient comme un baume, et je ne sais si je n'ai pas quelque peu abusé de vous, cet après-midi-là.

Car nous avons beaucoup causé, c'est-à-dire que je vous ai beaucoup questionné. Votre franchise naturelle et l'amitié dont vous m'honoriez m'y incitaient, et parfois votre auguste compagne plaçait aussi son mot.

Et j'ai senti que ce que vous vouliez bien appeler de la haine n'était que de la révolte, de l'amertume, de la douleur devant vos rêves fracassés.

— « J'ai grand'peur, me disiez-vous, que la liberté ne ressuscite pas toute entière d'entre les ruines du grand drame. »

— « Et telle est aussi ma terreur, répondis-je ; car l'Allemagne..... »

— « L'Allemagne a *détruit la confiance*. Et c'est ce qui rend cette guerre implacable. »

J'osai insinuer malgré la délicatesse du sujet :

— « Ne croyez-vous pas que l'Allemagne, avant le martyre qu'elle devait infliger à la Belgique, cherchait en quelque sorte à vous capter ! Elle ne faisait en tout cas que rendre justice à vos mérites. De votre côté, vous admiriez sans arrière-pensée ses qualités indéniables de travail acharné. »

— « Je ne pouvais soupçonner les desseins de ses gouvernants ; maintenant, je sais..... »

— « La France, repris-je, eut peut-être le tort de ne pas vous reconnaître toujours la place qui devait vous revenir, alors que vous vous asseyiez si souvent à son foyer. »

— « Oui, j'ai senti parfois avec tristesse que l'on s'écartait de moi quelque peu. »

— « Plus tard, cependant, vous n'avez pas suivi le geste de Romain Rolland. »

— « Je n'ai jamais cessé d'estimer et d'admirer Romain Rolland ; mais je suis autre que lui.

« J'ai suivi ses débuts et je sais quelle religion il eut, dès l'éveil de sa conscience, pour le grand Tolstoï ; mais aujourd'hui je comprends mieux Carl Spitteler. »

Ces paroles dans la bouche du poète des *Ailes rouges de la Guerre* ne sauraient surprendre ; elles nous montrent bien l'homme de bonté exaspéré par les malheurs de son pays, qui écrivait à Georges Pioch :

— « *J'admire Romain Rolland ; mais je ne puis aller jusqu'au bout de son geste.* »

Et j'ajouterai que j'ai cru deviner, à travers certaines réflexions d'ordre plus intime, que si Verhaeren se refusait à faire des restrictions concernant l'auteur d'*Au-dessus de la Mêlée*, il jugeait peut-être autrement, dans sa grande

tolérance, tels ou tels qu'il ne nomma point et qui ont les yeux tournés vers Zimmerwald. Il croyait à la responsabilité de l'Allemagne. Il n'incriminait, du reste, personne; il se bornait à se donner tel qu'il était, sans faire étalage d'une attitude qu'il n'avait point voulue, et à laquelle il avait été poussé par la cruauté des événements acharnés sur les êtres et les choses de sa terre natale.

On sentait bien que son esprit n'avait rien renoncé de son idéal de fraternité, déchiqueté brutalement par des mains sacrilèges ; mais le cœur en lui se soulevait, déchiré, repoussant toute autre pensée que celle de sa douleur.

Il était comme le prêtre qui rentre dans son église démolie par les obus, et qui marche sur les débris de l'autel. A force de rancœur, ce prêtre découvre avec horreur que l'Évangile passe au second plan. Et c'est plus fort que lui.

Verhaeren avait foi dans la victoire, dans le relèvement futur de sa patrie ; mais sans fanfaronnade. Nul prophétisme en lui, du reste : parce qu'il était exempt de toute pose.

Et à ce propos, il convient sans doute d'éviter un rapprochement devenu trop fréquent avec Walt Whitman. Il se voulait un homme tout court, avec toute la noblesse, toutes les détresses aussi de la nature humaine. Aussi importe-t-il que sa pensée ne soit point dénaturée par les partisans et leurs luttes.

Le Destin lui réservait une mort épouvantable, et l'on ne saurait encore mesurer l'immensité de la perte que le monde éprouve de sa brusque disparition.

Mais d'abord que sa mémoire soit respectée dans les idées qu'il magnifia, et qui, essentiellement parlant, ne varièrent point.

Pour moi, je pleure.

PHILÉAS LEBESGUE.

Deux Médaillons

I

MAETERLINCK

Il chante l'humble orgueil.

Esprit supérieur — parcelle du divin — la matérialité lui pèse et le domine, souvent, malgré lui. — Une image. —

Il est l'occupant d'un *Clos* de terre, de pierres, d'herbes et de fleurs ; d'un clos entouré de haies verdoyantes.

Il voit, d'un côté, des plaines sans fin, basses et parfois lumineuses et parfois désolées à l'infini... de l'autre côté, des forêts impénétrables, frissonnantes, murmurantes, mystérieuses, où il voudrait aller : il en devine les symboles — qu'il évoque.

Mais il ne peut pas sortir de son Clos.

Quand il est trop las, il lève les yeux et regarde le ciel qu'il essaye de pénétrer, de comprendre...

Mais il est dans son Clos, prisonnier des choses...

Il se dresse, il essaye de se grandir pour voir ; mais son regard s'arrête au bord des apparences... et il se tasse, et il s'accroupit, et il gémit !

Il est bon : il pleure tout bas,

Il voudrait que les autres pleurassent avec lui, comme lui, dans l'espoir ; et il parle, ou plutôt, il murmure adorablement, admirablement...

Et comme il a conscience de la douleur universelle, il parle pour dire d'espérer...

Espérer... C'est l'humble orgueil. La bonne misère.

II

VERHAEREN

Esprit moins divin, plus près de la Terre ; plus vigoureux ; matériellement — j'entends : avec plus de sang et plus de muscles, plus fort selon la vie de la Terre : moins mystérieux, mais plus direct.

C'est le Centaure qui galope, qui jaillit à coups de bonds dans l'immense plaine brumeuse de la vie ; qui hennit de désir aux souffles de la Terre ; qui domine le troupeau des faunes épars ; qui frappe du sabot les pierres arides — un sabot brutal, métallique et pur. — qui froisse les fleurs, et, grisé de leurs parfums et de leurs sèves, ivre du monde, clame sur le monde sa tristesse d'être un Centaure, en un périple retentissant.

Quand il s'arrête, son hennissement, sourd d'une douleur on dirait ancienne, appelle à lui tous les satyres, les bacchantes et les nymphes : tous les suppliants pleins du grand désir de la vie, tous les martyrs de la faim parqués sur la grande lande, amaigris par la colère et la haine ! et son hennir les conjure de s'unir par l'amour et dans l'amour.

Alors, il est grand comme la vie.

Dans la brume déchirée, la lumière pénètre — la lumière du verbe — qui l'adorne aux épaules de ses deux ailes éployées en auréole : Pégase !

FRANCIS YARD.

" LES AILES ROUGES DE LA GUERRE "

Quelle ombre lugubre et formidable font sur ce sépulcre brusquement ouvert *les Ailes rouges de la Guerre !*

*
* *

Voici vingt ans que persiste notre admiration pour Émile Verhaeren.

En 1896, paraissait à Bruxelles, chez Deman, une mince brochure de ses plus belles pages, *Pour les Amis du Poète.* M. René Doumic, la même année, comme il citait parmi *« Les Jeunes »* H. de Régnier, Viélé-Griffin et Samain, ignorait Émile Verhaeren ; et Roinard omettait de modeler cette médaille — Roinard, déjà proche, par telles tendances, de Verhaeren — et de la placer au nombre de ses *Portraits du prochain siècle.*

Cette même année encore, le curieux critique néerlandais, Van Hamel, faisait à Lille, devant un public combien clairsemé, une conférence — la première, croyons-nous, qui fut écoutée en France — sur Georges Rodenbach et Émile Verhaeren.

Quel élan d'enthousiasme, dans le petit groupe de tout-jeunes, quelle ferveur d'admiration que vingt années disparues n'ont pu abolir.

*
* *

Dès lors, Émile Verhaeren fut pour nous le grand Lyrique,

le seul lyrique vraiment universel depuis Hugo ; le poète assez complet pour atteindre à la fois le peuple et l'élite, non celle des académies ou des salons, mais l'élite intellectuelle véritable ; le « *poète social* » qu'allaient, et puissamment, préciser ses œuvres maîtresses : *Les Villes Tentaculaires, les Forces Tumultueuses, la Multiple Splendeur.*

L'art verhaerénien, nombreux furent les prosélytes qui s'employèrent pour en propager l'expansion. En Normandie, de 1905 à 1910, sous diverses formes, nous le fîmes acclamer, à Rouen d'abord, à Dieppe, à Elbeuf, à Lillebonne..... puis, affrontant au poète européen son grand émule d'Amérique, nous unissions avec l'aide de Ph. Lebesgue, Léon Bazalgette, Henri Guilbeaux, de Yard, de Pierre Dumont, de Pierre Varennes..... la gloire de Verhaeren à celle de Walt Whitman, en ce même Rouen, où, la guerre venue, il allait pâtir la brutale mort : premiers articles de la presse normande, préface qu'il donne pour *l'An de Terre* à Francis Yard, sa signature au bas de la page liminaire d'un *Almanach* qui joint en 1908 ses plus fervents disciples picards et normands.

* * *

Les événements de 1914 et la perdurance dans la rupture du monde européen, la « *participation héroïque et salvatrice* » de la « *Belgique martyre* », la « *solidarité de l'Alliance* », il a fallu tout cela, toute cette tragédie épique pour qu'on en vînt à reconnaître, chez nous, aux « *Marches Belgiques* », le rôle d'avant-gardes qu'elles jouaient dans les lettres françaises depuis plus d'un quart de siècle. Wallons et Flamands-d'expression-française y rivalisent d'ardeur, et les seconds, de l'aveu même des Wallons, fournissent les écri-

vains français les plus dignes d'attention, les plus remarquables : Charles de Coster, Rodenbach, Maeterlinck, Van Lerberghe, Elskamp et Verhaeren, pour ne citer que les plus illustres, et les noms à consonnances nordiques les plus étranges pour des « oreilles latines », consonnances qu'on leur reprochait chez nous, ridiculement.

*
* *

A plein bouquet, les premières œuvres de Verhaeren fleurent le terroir : *Les Flamandes, Les Moines...* poèmes de forme parnassienne ; le parfum lourd s'en diffuse aux suivants qui s'enrobent d'un symbolisme assombri : *Flambeaux Noirs, Villages Illusoires, Apparus dans mes chemins*, pour évoluer encore et aboutir à l'européanisme dynamique : « il avait fait de la poésie avec le mécanisme et le machinisme enfiévré, *avec le dynamisme exaspéré de notre époque*, il avait trouvé la poésie dans les profondeurs sombres de la mine comme dans les splendeurs de la forge » (Maurice Donnay), inspiration dont il ne s'éloignera guère qu'en relatives infidélités, en passagères coquetteries pour la mode néo-classique, ou pour retourner au sol initialement évocateur, à *Toute la Flandre* natale, mais d'une âme élargie jusqu'à y répandre de soi toutes les émotions, tous les amours fraternels, tous les entr'aides sociaux. A la veille de la guerre, il proclame plus hardiment que jamais l'Entente universelle, la Foi nouvelle :

En ces temps d'animosité aiguë où mainte nation, sous prétexte de cultiver ses différences, ne cherche qu'à réchauffer ses haines... l'idée d'une Europe à former non plus avec de vieux concepts, mais avec de la réalité nouvelle... est l'irrémédiable nécessité... *Malgré ceux qui les veulent séparer pour de prochains combats, les masses ont la fièvre de se connaître et de se rapprocher ; combien le travail,*

l'échange et le trafic rendent semblables les intérêts et les idées, combien les races ne sont plus que contact et mélange. (1)

Et dans l'adoption de la forte pensée de Léon Bazalgette [son biographe le plus pénétrant, le plus ancien, celui qu'on pille unanimement et anonymement], daus l'adoption de la forte pensée de Léon Bazalgette dans le célèbre article *Europe*, Emile Verhaeren de conclure :

Cette grande unité européenne nécessaire aujourd'hui, urgente demain... fatalement elle se fera... sur *l'assise du futur Occident à destinée unique.* (1)

Aucun doute dans cette foi quasi-chrétienne et qui exaltait l'habituel adage et l'intensifiait : *« Admirons-nous les uns les autres ! »* épigraphait-il un de ses livres.

Pour aucun le réveil ne fut plus effroyable ! Atteint dans ses œuvres vives, sa native et permanente inspiration de la Flandre, il constatait sa ruine d'ardeur, la désagrégation de cet européanisme dont il était l'un des prophètes. Il en ressentit un effroi mêlé de colère qui se mua en haine contre le principal fauteur : toute l'Allemagne.

*
* *

Ce grief est le plus rigoureux de ceux qu'il relève contre l'ennemi, en son ultième recueil : *les Ailes rouges de la Guerre :*

Car c'est là ton crime immense, Allemagne,
d'avoir tué atrocement
l'idée
que se faisait pendant la paix
en notre temps
l'homme de l'homme.

(1) Préface de l'*Anthologie des lyriques allemands*, par Henri Guilbeaux.

La réaction fut violente et d'autant plus que la veille encore l'Allemagne lui prodiguait une gloire qu'on lui marchandait sans tact par ailleurs ; — en toute justice, notons que ses traducteurs allemands, Johannes Schlaff et Stefan Zweig, sont demeurés fidèles à l'idéal commun de l'Unité Européenne — et ce triomphe le persuadait davantage en son concept d'une harmonie universelle :

Partout où les cités de vapeur s'enveloppent,
Où l'homme dans l'effort s'exerce et se complait,
Bat le cœur fraternel d'une plus haute Europe.
. . . . . .
Et les tribuns sont là.....
..... dont le verbe éclaire au front les multitudes ;
Qu'un roi hérisse un jour de ses armes la terre,
Leur ligue contre lui arrêtera la guerre.....

*
* *

Sous *les Ailes Rouges de la Guerre* un sentiment, jusqu'alors à son œuvre étranger, en opposition décidée avec sa nature, cabre son esprit : il accueille, non sans intensément souffrir, la haine dans son intelligence et dans son cœur.

Du point de vue social, humain, on peut se sentir incapable de la partager, surtout de l'adopter en toute son étendue, car, sans distinction suffisante, il la dédie à toute la race asservie, jusqu'au jour où cette race se sentira *« la puissance d'organiser aussi la révolte et l'orgueil... »* loin de la réserver à tous les grands responsables (que leur part en soit lourde ou si légère soit-elle !) du massacre actuel.

Néanmoins il y aurait quelque enfantillage à nier que cette tendance, étrangère à toute sa bonté naturelle, incon-

nue de lui jusqu'alors, et de son aveu même, n'ait revigoré son inspiration lyrique jusqu'à placer son nouveau poème au plan de ses plus vigoureux chefs-d'œuvre : *Les Campagnes hallucinées, les Villes tentaculaires, les Forces tumultueuses.*

Nous n'aurons donc, du point de vue esthétique, aucune réserve à exprimer, et, au reste, souvenons-nous qu'il en doit être de l'opinion de chacun, comme de la vertu morale, en art, et suivant la formule précieuse de Leconte de Lisle, *les merveilleux trésors de la poésie n'en sont point le salaire obligé.*

D'autre part, l'évolution du milieu toujours domine Verhaeren, comme elle domine tout Hugo. L'un et l'autre le reflètent pour en réfracter le rayon sublime. L'évolution littéraire, Verhaeren la subit également : il est tour à tour parnassien, symboliste, scientiste, néo-classique et décentralisateur. Il ne pouvait pas être dans la guerre ailleurs qu'à l'ombre lugubre des *Ailes rouges de la Guerre.* Nous ne pouvions lui demander plus que d'en faire le chef-d'œuvre que voici :

*
* *

Je l'étudierai brièvement. Que dire d'un poète ? Le lire à haute voix ! Rien de plus. D'ordinaire même, on répugne aux extraits. Je m'en tiendrai à l'indispensable strict. Quelques vers dilués dans une étude sont un bien faible reflet. Ici la suite forme un tout qui n'acquiert sa valeur vraie qu'après lecture totale. Toute citation fragmentaire, serait-ce d'un poème entier, devient infidélité, presque trahison à l'intégrité de la pensée qu'exprime le livre. — En somme,

Verhaeren ajoute à son œuvre un livre sans précédent : une épopée.

Et le plus vieux, dont le front mort était béant,
Couvrait la terre avec un geste de géant.....

Ces deux vers montrent où atteint le *ton* du récit épique ; par ailleurs le goût du sublime, à force de simplicité, touche en cette angoisse déchirante à la presque sérénité. Qu'on lise *Un Deuil* et *Rupert Brooke*, et que l'on complète par l'ensemble du poème *Angleterre* l'impression de pensée haute, de supérieure cérébralité que donne partiellement cette strophe :

Or, aujourd'hui,
Nul ne peut plus vivre pour lui
Seul, loin des autres,
Tout ce qui est d'autrui devient aussitôt nôtre.
Tout ce qui est mobile ou changeant,
Ici, là-bas, plus loin, au bout de l'Océan,
Importe à mon pays, à ma race, à mon être.
L'univers tournoyant m'assiège et me pénètre.
Et mon cœur est coupable et fou, s'il m'interdit
D'écouter tressaillir et penser l'infini.

Un esprit de justice veut guider ses jugements sur l'Angleterre comme sur la Russie et fait songer au grave amour qu'exprimait en 1870 pour la France, non sans quelques rudes sévérités, le grand Américain Walt Whitman. A l'une, Verhaeren reproche sa tyrannie, à l'autre son orgueilleux isolement. Et même dans sa haine pour l'Allemagne, il en conserve la notion, elle fuse de son cœur malgré qu'il veuille :

Car tu es juste, ô cri,
Bien que tu sois la haine.

Et par delà, il ne renonce à rien de l'ancien idéal :

L'humanité a soif d'une équité profonde...
Une Europe tout autre éclot de vos tombeaux...
Nous ne laissons rien choir de l'ancienne espérance...

Il faut joindre à ces particulières qualités celles qu'on lui reconnaissait déjà et qui n'ont pas ployé : l'ample flamme lyrique, le pittoresque expressif, la couleur et le geste exacts et simples, l'ancien amour pour la bonté qui va jusqu'à vouloir qu'espèrent les vivants et soient consolés les morts :

Seigneur, Dieu de la paix populaire et profonde...
..... reviens t'asseoir sous la cépée
Parmi les humbles gens, sous ton humble manteau.

Avec l'amour passionné de la terre natale — les admirables pages de *Ceux de Liège, La Ferme des Marais d'Or, Ypres, Notre-Dame de Bonne Odeur* et ce tragique *Lambeau de Patrie* le prouvent, où il dit :

..... mon cœur te voudrait plus déplorable encor
Pour se pouvoir tuer à t'aimer davantage. —

perdure surtout et toujours *ce dynamisme exaspéré de notre époque* qui reste son plus original apport à la poésie.

Des trains illuminés s'engouffraient sous des arches,
Tout n'y était que fièvre, ardeur, vitesse, envol...

Je ne puis relever ces vers du grand aède moderne sans un frémissement.

Le poète du dynamisme trépidant meurt du trépidant dynamisme.

C'est dans l'ordre.

Et quelqu'un dit simplement :

« Verhaeren a chanté la roue et la machine.

« La roue l'a broyé.

« Voilà ! »

A.-M. Gossez.

Verhaeren : notre maître

A Georges PIOCH.

La route est bordée de tombeaux, mais elle mène à la victoire. (J. JAURÈS).

Nous ne laissons rien choir de l'ancienne espérance. (E. V. *Les Ailes rouges de la Guerre).*

Les grandes voix humaines se brisent dans le silence de la mort ou dans l'horreur du siècle.

Ceux qui furent nos maîtres, doux comme des patriarches, grands comme des prophètes, s'anéantissent.

Nous avions perdu Pressensé ; et la Guerre, pour passer en hurlant, avait besoin de la mort de Jaurès. Et vous, maître très aimé de la forme parfaite et des idées claires et de l'ironie généreuse et humaine, vous qui avez tant contribué à former notre pensée et à enchanter nos esprits, Anatole France, vous nous abandonnez au moment tragique où vos amis, nos guides, disparaissent.

Et Verhaeren est mort.

L'ombre s'accroît autour de nous.

***

Verhaeren — pour les hommes de ma génération — fut à la fois le maître des rythmes nouveaux, le poète épique de notre époque et le prophète des temps socialistes.

Je ne l'ai pas connu. Il était de ceux qu'en notre adolescence ardente nous aspirions à connaître et vers lesquels se tendaient nos esprits et nos cœurs, comme Jaurès, comme

Carrière, comme Anatole France. Je ne l'ai point connu, je n'ai vu de lui que des portraits, mais il m'apparaissait comme un ouvrier, l'ouvrier simple et fort d'un art nouveau et d'un monde nouveau.

A nous qui essayions de définir notre position dans le tumulte social, à nous qui cherchions à préciser notre pensée et notre idée du monde, à nous qui penchions par réflexion, par enthousiasme, par l'ordre insensible et peut-être souverain de nos ancêtres vers le monde du Travail et vers le règne de la Justice, il apportait l'expression magnifique et tumultueuse de nos idées.

Nous nous dégagions lentement du romantisme de l'adolescence comme nous nous étions dégagés des religions périmées et nous n'étions pas sans trouble devant le monde matériel, ni sans inquiétude devant sa laideur ou ce qui nous paraissait tel, pour avoir trop regardé d'autres beautés.

Mais le jour où nous avons lu *Les Villes Tentaculaires*, *Les Forces Tumultueuses*, *La Multiple Splendeur*, ce jour-là un apaisement s'est fait dans notre conscience et une joie s'est épanouie dans notre cœur. Déjà nous avions senti l'héroïsme et la grandeur de ceux qui accomplissent le rude labeur quotidien et qui élaborent lentement, mais ardemment, les jours de Justice; Verhaeren, par la magie du Verbe, dégageait l'esthétique de ces labeurs nouveaux et forcenés, capables de

... recréer les monts et les mers et les plaines
D'après une autre volonté.

Il a su chanter la beauté farouche du travail de ce siècle. Il a dressé l'épopée d'un labeur sans joie où l'homme ne se soutient que par le rêve socialiste d'un ordre supérieur et et juste :

Et qu'importent les maux et les heures démentes,
Et les cuves de Vice où la Cité fermente,
Si quelque jour, du fond des brouillards et des voiles,
Surgit un nouveau Christ, en lumière sculpté,
Qui soulève vers lui l'humanité
Et la baptise au feu de nouvelles étoiles.

(L'âme de la Ville).

Ainsi, il revêtait de symboles sublimes nos humbles pensées et nos espoirs immenses.

Certes, il n'atténuait pas de fausse idylle les couleurs dures de la réalité. Il sentait au paroxysme la grandeur mais aussi l'horreur de notre civilisation. Elle lui apparaissait comme une période transitoire, douloureuse et magnifique, où l'humanité forgeait par l'effort des prolétaires et de leurs tribuns l'avenir clair et ordonné du Monde :

Ici le charbon fume et là-bas l'acier bout ;
Le travail y est sombre et la peine est rude,
Mais des tribuns sont là dont le torse est debout
Et dont le Verbe éclaire au front les multitudes.

(Au Reichstag).

*
* *

Cette guerre même que nous voulons avec passion, avec entêtement, considérer comme l'agonie d'une époque anarchique, nul n'a su comme lui en exalter l'horreur et la grandeur et ce qu'elle a de doublement sacré. Mais il nous plaît aussi de retrouver dans son livre les accents d'autrefois et l'affirmation puissante de son rêve à peine modifié :

Seigneur, Dieu de la paix populaire et profonde,
Serais-tu le captif de ces empereurs fous.....
.....

Ne bénis plus, Seigneur, le vol de leurs drapeaux,
Ni leurs aigles, ni le croissant de leur épée,
Mais simplement, reviens t'asseoir sous la cépée,
Parmi les humbles gens, sous ton humble manteau.

(Prière).

*
* *

Pressensé, en qui vivait le droit fondé par les grands révolutionnaires, est mort.

Jaurès, bon architecte qui élevait lentement les murs de la Jérusalem nouvelle, est mort.

Verhaeren, qui fondait l'esthétique de notre âge en accordant déjà sa lyre pour chanter l'avenir juste et bon, est mort.

Et cependant meurent chaque jour ceux qui avaient mis en eux leur espoir et qui vivaient de leurs paroles et s'exaltaient de leur exemple.

Les ombres s'amassent autour de nous.

Où trouver la force de les écarter et d'illuminer Demain ?

Demain ?

Demain, par la méditation de leurs paroles et par l'encouragement de leur exemple, nous recréerons en nous les forces tumultueuses à la fois et méthodiques qui sauront achever l'œuvre abandonnée.

Il appartient à une génération qui s'est accordée à la parole de Jaurès et au rythme de Verhaeren et qui, n'ayant pas encore eu de place au pouvoir, n'a pas du moins les responsabilités possibles des générations précédentes, de relever les ruines et de réparer les fautes — et de fonder la Justice et la Paix.

Ou ce sera fini de l'humanité.

ROGER PILLET.

Un Livre d'Outre-Rhin [1]

Flamand de race, avec peut-être quelques gouttes de sang espagnol, je suis ensuite devenu Français par la culture. De cette diversité native découla peut-être la diversité successive de mes opinions et de mes goûts.

Après avoir débuté par la lecture du catéchisme flamand, de la *Croix*, du *Pélerin* et autres illustrés spéciaux pour l'enfance, en français, je suis arrivé à lire Mme de Ségur, Bordeaux et Bazin — mais oui ! — puis Lamartine et Hugo, sans oublier Musset. Puis, sans guère pousser plus loin dans l'immense enfilade des siècles aux colonnes énormes, mais classiques et froides, je me suis senti attiré vers les modernes quels qu'ils fussent : France et Zola, Maupassant et Rolland, voire même Ibsen et Tolstoï..... J'en passe et des meilleurs, comme dirait l'autre. Je ne rougis point de mon évolution, ni de mon éclectisme : j'en suis fier.

Cette évolution, littéraire et philosophique à la fois, m'empêche de consentir à tout exclusivisme, aux étiquettes jalousement limitatives que certains critiques se complaisent à prodiguer. Depuis la guerre surtout, génie latin et génie germanique — pour n'en citer que deux — sont devenus des termes plus fréquents encore si possible qu'auparavant. Mieux, devenus quasi synonymes de lumière et d'obscurité, ils n'ont pas tardé à devenir suprême louange ou crapuleuse injure. Chacun des jeunes écrivains morts à la guerre — n'eût-il écrit de sa vie que trois sonnets boiteux ou quelques inoffensifs acrostiches ! — est déclaré de suite imbu du plus

(1) *Émile Verhaeren. Sa vie, son œuvre*, par Stefan Zweig. — Se reporter à la *Bibliographie*.

pur génie latin (ou français, au choix). Celui qui garde son idéal de Paix et de Bonté, se voit affubler, bon gré, mal gré, de germanisme, mieux de bochisme !

Je n'ai pas le loisir de m'attarder à vérifier le vrai et le faux de cette assertion. Mais je puis bien dire que je préfère infiniment un écrivain qui soit simplement *un Homme*, sans plus. Si nous faisons abstraction de la période actuelle où tant d'autres ont sombré plus complètement, si nous oublions cette Haine qui s'explique assez et obscurcit momentanément à nos yeux l'éclat de son génie, *Émile Verhaeren* est sans conteste possible l'un de ces écrivains.

Belge, Flamand même de race et de nom, il écrivit en français et, « *Verhaeren, Maeterlinck, Van Lerberghe, dont aucun Français n'est capable de prononcer le nom correctement, sont des poètes français.* » Toute son œuvre est en français, mais elle fut d'abord surtout connue en Allemagne (1).

Et si j'excepte le petit essai enthousiaste de Léon Bazalgette, un peu court peut-être et sûrement trop peu connu, c'est aussi en Allemagne que parut l'étude la plus complète, la meilleure, que l'œuvre de Verhaeren ait inspirée. Grâce au *Mercure de France*, nous pouvons lire en français ce volume où l'on ne sait vraiment ce qu'il faut admirer le plus : la compréhension, la possession parfaite du sujet ou l'enthousiasme et tout à la fois le soin respectueux et quasi filial que le disciple apporte au commentaire du maître.

Je n'essaierai pas de paraphraser cet ouvrage : je préfère y renvoyer le lecteur. Que l'on me laisse citer seulement

(1) Si j'ai bonne mémoire, avant d'être édité par la *Nouvelle Revue Française*, *Hélène de Sparte* parut en Allemagne, sous le titre *Helena's Heimkehr*. D'ailleurs toute l'œuvre de Verhaeren parut en allemand. La firme *Insel-Verlag* fit paraître en édition populaire une *Anthologie Verhaeren* bien avant celle qui vient de voir le jour en France. La même firme entreprit une édition *française* des *Heures du Soir*.

quelques passages caractéristiques, quelques phrases bourdonnantes encore dans mon cerveau.

Le premier chapitre, *l'Époque nouvelle*, est une fresque grandiose de notre siècle où les poètes, le plus souvent : *« ...fuient la foule comme la peste... n'ont que du mépris pour la locomotive et le télégraphe, pour les banques et les usines.... ...sont comme des barques échouées, poussées par les courants impétueux des sentiments nouveaux... »* Puis c'est un tableau de la Belgique :

« Entre la France ardente et la grave Allemagne ».

Et commence aussitôt l'étude de Verhaeren, du poète et de l'homme.

« Du Français il a la langue et la forme ; de l'Allemand, la recherche du divin, la gravité et une certaine lourdeur, le besoin d'une métaphysique et l'aspiration panthéiste. » Mais c'est d'abord un homme et un poète parmi les plus grands : *« ...dans nombre de poèmes de Verhaeren, un étranger ignorant la langue française pourrait en comprendre le sens rien qu'à entendre leur musique innée, de même qu'on peut sentir l'intention poétique rien qu'au seul aspect de leur disposition typographique. »* Je cite toujours : *« ....Sa poésie n'incline pas à la rêverie comme la musique ; elle ne symbolise pas comme la peinture ; elle agit, à la façon d'un vin généreux... L'art à ses yeux, est un combat... Personne, en lisant son œuvre, ne serait tenté de l'attribuer à une femme, et il faut bien d'ailleurs reconnaître que notre poète n'a pas encore trouvé un public féminin... »*

Je m'arrête. Ami lecteur, fervent de Verhaeren, qui voulez connaître mieux encore votre maître, pénétrer davantage en son intimité, lisez Stefan Zweig. Vous commettrez ainsi, de plus, un acte d'indépendance qui vous honorera. Car j'oubliais de vous dire que Zweig naquit à Vienne, en Autriche.

MAURICE WULLENS.

BIBLIOGRAPHIE

Éditions du **Mercure de France** :

Émile VERHAEREN : **Poèmes** *(Les Flamandes. — Les Moines. — Les Bords de la route)*..... 3f 50

— **Poèmes,** nouvelle série *(Les Soirs. — Les Débâcles. — Les Flambeaux noirs)*..... 3 50

— **Poèmes,** 3e série *(Les Villages illusoires. — Les Apparus dans mes Chemins. — Les Vignes de ma Muraille)*..... 3 50

— **Les Forces tumultueuses**..... 3 50

— **Les Villes tentaculaires,** précédées des **Campagnes hallucinées**..... 3 50

— **La Multiple Splendeur**..... 3 50

— **Les Visages de la Vie** *(Les Visages de la Vie. — Les Douze Mois)*..... 3 50

— **Les Heures claires** *(Les Heures claires. — Les Heures d'après-midi)*..... 3 50

— **Les Rythmes souverains**..... 3 50

— **Les Blés mouvants**..... 3 50

— **Les Ailes rouges de la Guerre**..... 3 50

— **Choix de Poèmes** avec une préface d'Albert Heumann..... 3 50

Stefan ZWEIG : **Émile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre,** traduit de l'allemand sur le manuscrit inédit par PAUL MORISSE et HENRI CHERVET, avec deux portraits d'Émile Verhaeren..... 3 50

Georges BUISSERET : **L'Évolution idéologique d'Émile Verhaeren** avec portrait et autographe. » 75

Éditions **Crès et Cie** :

Émile VERHAEREN : **Poèmes légendaires de Flandre et de Hainaut**..... 3 50

— **Parmi les Cendres**..... 1 75

Éditions **E. Figuière** :

Henri GUILBEAUX : **Anthologie des lyriques allemands contemporains depuis Nietzche,** avec une préface d'ÉMILE VERHAEREN. Un fort vol. 5 »

Éditions des **Humbles** :

Portrait-carte postale d'E. VERHAEREN : la pièce, 0 fr. 10, la douz. 1 »

Envoi franco contre mandat. — Ajouter 0 fr. 25 par volume pour les envois recommandés.

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
Émile Verhaeren..	*Le Passeur d'eau*	2
M. W.....	*Propos liminaire*.....	4
Marcel Lebarbier.	*En Mémoire*, poème.....	5
Romain Rolland...	*A Verhaeren*.....	6
Henri Guilbeaux..	*Verhaeren et le dynamisme*	8
Philéas Lebesgue.	*Verhaeren en Beauvaisis*.....	10
Han Ryner.....	*Quelques mots seulement*.....	13
Francis Yard	*Deux médaillons : Maeterlinck et Verhaeren*.....	14
A.-M. Gossez.....	*Les Ailes rouges de la Guerre*.....	16
Roger Pillet.....	*Verhaeren : notre Maître*.....	24
Maurice Wullens.	*Une Voix d'Outre-Rhin*.....	27
	Bibliographie.....	31
	Table des matières.....	32

Vu : *Le Directeur-Gérant*, M. Wullens.

Nevers, Imprimerie Nouvelle l'Avenir (assoc. ouvr.)

POSADA
art – books
Rue de la Madeleine 28
1000 Brussels

LES HUMBLES

Revue Littéraire des Primaires

Directeur : MAURICE WULLENS

ABONNEMENTS :

France. . . . **5** francs — Étranger. . . **6** francs

Les abonnements partent du premier de chaque mois.

Toute personne qui nous procurera deux abonnements aura droit au service gratuit.

Adresser toute correspondance : livres, revues, journaux, etc..., à M. MAURICE WULLENS, *4, Rue Descartes*, **PARIS** (V^e^).

Joindre un timbre de 0 fr. 15 à toute demande de renseignements, spécimens, etc.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Les auteurs sont seuls responsables de leurs œuvres.

La reproduction des œuvres insérées n'est permise qu'avec indication d'origine.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages envoyés en double exemplaire à la Rédaction.

Des exemplaires de la Revue seront laissés aux collaborateurs et abonnés avec un rabais de 50 0/0.

579

Prix : Un franc.